



満月珈琲店の  
星詠み

# Le café secret des nuits de pleine lune



MAI MOCHIZUKI



NA  
MI



« Le Café de la pleine lune n'a pas d'adresse fixe. De temps à autre, il apparaît là où bon lui semble : dans une rue commerçante, une gare, au bord d'une rivière. »

À Kyoto, un café ambulant tenu par des chats maîtres en astrologie fait son apparition comme par magie les soirs de pleine lune. À la lueur des étoiles, cette mystérieuse roulotte accueille les humains qui en ont besoin.

Fondant au chocolat et sa glace de pleine lune, café glacé au sirop d'aurore... En dégustant les desserts préparés sur mesure, les clients se confient aux étonnants tenanciers à moustaches. Et grâce à la lecture de leur thème astral, tous comprennent peu à peu à quel moment ils se sont égarés. L'interprétation de la carte du ciel leur permettra-t-elle de surmonter les obstacles qui les empêchent de trouver le bonheur ?

Inspiré de la croyance populaire japonaise des chats porte-bonheur, ce roman magique allie sagesse orientale et lecture des étoiles.

## Le roman qui a conquis le cœur des lecteurs japonais !

.....

Mai Mochizuki est née à Hokkaido et vit aujourd'hui à Kyoto. Elle est membre du Japan Mystery Writers Association et du Unconventional Mystery Writers Club. *Le Café secret des nuits de pleine lune*, son premier roman traduit en français, a rencontré un tel succès au Japon qu'il est devenu une série et est en cours de traduction en 17 langues.

Traduit du japonais par Alice Hureau

ISBN : 978-2-493816-48-1

20 euros

Prix TTC France



9 782493 816481

Rayon : Littérature étrangère

Design : Caroline Gioux

Illustration : © Mel Four





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.



LE CAFÉ SECRET  
DES NUITS  
DE PLEINE LUNE

Titre original : 満月珈琲店の星詠み (Mangetsu Kohiten no Hoshiyomi)  
de MOCHIZUKI Mai (texte) et SAKURADA Chihiro (illustrations)  
Copyright © MOCHIZUKI Mai, SAKURADA Chihiro, 2020  
Tous droits réservés.

Publié pour la première fois au Japon en 2020 par Bungeishunju Ltd.  
Les droits de traduction en langue française ont été négociés avec  
MOCHIZUKI Mai, SAKURADA Chihiro et Bungeishunju Ltd. par  
l'intermédiaire de Emily Books Agency LTD., Taiwan, et Casanovas &  
Lynch Literary Agency, Spain.

Traduit du japonais par Alice Hureau

Pour la traduction française :  
© Nami, une marque des éditions Leduc, 2024  
76, boulevard Pasteur  
75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-48-1  
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

**Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !**

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion  
et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos  
ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Mai Mochizuki

LE CAFÉ SECRET  
DES NUITS  
DE PLEINE LUNE

Roman

*Traduit du japonais par Alice Hureau*

**NA  
MI**





*Lorsque j'ai eu l'idée d'écrire un livre sur l'astrologie, je suis tombée sur une illustration du « Café de la pleine lune », un étrange commerce géré par un chat, et je suis aussitôt tombée sous le charme. C'était si beau et si féérique, le ciel nocturne semblait s'étendre jusqu'à l'infini. Sans la rencontre avec ce dessin et son illustrateur, Chihiro Sakurada, mon récit ne serait jamais né. Que Chihiro Sakurada en soit sincèrement remercié.*

*Mai Mochizuki*



« Le Café de la pleine lune n'a pas d'adresse fixe.  
De temps à autre, il apparaît là où bon lui semble :  
dans une rue commerçante familière, une gare terminus,  
au bord d'une rivière calme.  
Nous ne prenons pas les commandes des clients.  
Nous vous servons un dessert, un plat ou une boisson  
spécialement concoctés pour vous. »

Étais-je en train de rêver ?  
Un chat calico géant avait surgi devant moi, et tout  
sourire, il m'avait tenu ces paroles.



## PROLOGUE

*Début avril*

**U**NE MAGNIFIQUE MÉLODIE au piano entraît par la fenêtre grande ouverte, accompagnée par un vent frais aux senteurs du printemps. C'était *Salut d'amour* d'Edward Elgar.

Comme attiré par la musique, un chat a bondi sur la rambarde du balcon. Ma résidence acceptait les animaux ; c'était sûrement celui d'un voisin. J'apercevais souvent ce chat au joli pelage blanc, orange et noir.

Depuis la cuisine, j'ai cessé de hacher de la ciboule pour admirer le félin qui déambulait avec grâce. J'étais fascinée par l'extrême élégance de sa démarche intrépide sur ce point d'appui instable. On aurait dit un tableau, peut-être à cause du ciel sans nuage et des cerisiers en arrière-plan.

Quant à moi, j'avais l'air de cuisiner, mais je me contentais d'agrémenter mes nouilles instantanées de ciboule. Je comptais aussi faire rissoler des carottes, des pousses de haricots mungo et des épinards dans de l'huile de sésame, un déjeuner sans le moindre raffinement et peu photogénique.

Extasié par le morceau de piano, le chat s'est immobilisé au milieu de la rambarde et a plissé les yeux de satisfaction. Sa longue queue battait l'air comme un pendule de Newton.

Je vivais dans un studio où la distance entre la kitchenette et le balcon était infime.

Se sentant observé, le chat s'est retourné en poussant un miaulement. C'était non pas un *Salut d'amour*, mais un « salut de chat ».

Le sourire aux lèvres, je me suis lavé les mains et je me suis dirigée vers lui. J'ai ouvert la moustiquaire, mais déjà, il avait disparu.

J'ai examiné les environs, en vain. J'habitais au deuxième étage, alors j'ai craint qu'il ne soit tombé.

— Les chats ne tombent pas ! ai-je lancé avec un petit rire, soulagée, avant de m'appuyer sur la rambarde.

*Salut d'amour* a laissé place à *Étude*, op. 10 n° 3, dite « L'adieu », de Chopin.

*C'était donc un adieu*, ai-je pensé en soupirant.

Comment les gens réussissaient-ils à surmonter les séparations amoureuses ? À plus forte raison, quand on est une quadragénaire avec un fort désir de mariage ?

Ma relation avec mon ex avait duré si longtemps qu'être ensemble était devenu comme une évidence. Mais l'évidence, ça n'existe pas.

Peut-être que les chats tombent, parfois. À nouveau inquiète, j'ai regardé en bas, mais je ne l'ai pas vu. Il était sain et sauf, c'était seulement moi qui avais perdu pied.

— Je me demande ce qui a précipité ma chute...

Des rires d'enfants ont attiré mon regard. Des écoliers de six ou sept ans, sûrement en vacances de printemps, passaient devant ma résidence.

Envahie par la nostalgie, j'ai souri.

Est-ce que mes anciens élèves se portaient bien ? Avais-je eu tort de quitter mon métier d'institutrice ?

Non, si j'avais continué à enseigner, les enfants, qui sont sans filtre, m'auraient pressée de questions indélicates. S'ils m'avaient demandé : « Madame, vous ne vous mariez pas, finalement ? » j'aurais fondu en larmes sur l'estrade.

*J'ai fait le bon choix.* J'ai hoché la tête pour m'en persuader.

J'ai refermé la moustiquaire et je suis retournée à l'intérieur. Sans que je m'en rende compte, la mélodie au piano s'était arrêtée.



# CHAPITRE 1

Le *trifle* du Verseau



UNE FOIS MON BOL DE RAMEN aux légumes avalé, j'ai joint les mains en signe de gratitude. Mon déjeuner n'était pas somptueux, mais j'avais l'estomac plein.

— Bon, mettons-nous au travail.

Après avoir rapidement lavé mon bol dans l'évier, je l'ai posé sur l'égouttoir, puis j'ai nettoyé ma table avec soin. Elle était si petite qu'un adulte pouvait à peine y prendre son repas, mais vu l'étroitesse de mon studio, je mangeais et travaillais au même endroit.

Je me suis versé un café filtre dans un mug, j'ai installé mon ordinateur portable et mes documents sur la table avant de prendre place. Tout en sirotant ma boisson, j'ai feuilleté mes fiches.

— Voyons voir...

J'avais sous les yeux des illustrations de beaux et riches jeunes hommes d'une école huppée. Leurs chevelures multicolores ne leur donnaient certes pas l'allure de nobles, mais ce n'étaient que des personnages d'un jeu vidéo, personne ne prêterait attention à des détails aussi insignifiants.

J'étais scénariste et travaillais actuellement sur le script d'un jeu en ligne. Je n'écrivais pas l'intrigue principale où l'héroïne du jeu finit en couple avec un héros inaccessible, mais celle qui survient lorsqu'elle se rapproche d'un personnage secondaire. En d'autres termes, je rédigeais une fin alternative ayant pour but de ne pas satisfaire entièrement la joueuse.

L'épisode en question n'était pas très long, seulement 30 KB. Sans doute était-ce typique des scénarios de jeux de commander un texte en « KB » plutôt qu'en nombre de pages ou de mots.

*« Scène de fin avec baiser sur la joue / le front. Lieu : au bord de l'eau. »*

— Bon, dans la scène du baiser, le garçon doit l'embrasser non pas sur les lèvres, mais sur la joue ou sur le front. Elle doit se dérouler au bord de l'eau... Puisque ce personnage n'aime pas être en extérieur, il ne risque pas de se trouver en bord de mer ou de

rivière. Je vais opter pour la piscine d'un hôtel, ai-je murmuré en parcourant mes fiches.

J'ai ouvert le cahier où je gribouillais des notes, illisibles pour tout autre que moi. J'y avais construit mon scénario.

On m'avait commandé une fin insatisfaisante pour déplaire à la joueuse : « Je n'aime pas cette fin, je veux un dénouement heureux avec le héros inaccessible. » Il fallait donc éviter tout rendez-vous amoureux et toute scène d'amour, ce qui était assez complexe.

J'ai entièrement relu les documents et je me suis plongée dans l'écriture du scénario.

Bercée par une musique de fond émise par mon ordinateur, je me suis mise à écrire, le claquement de mes doigts sur le clavier retentissant dans la pièce.

Les intrigues sur lesquelles je travaillais étaient souvent classiques. J'étais douée et mon travail me plaisait. Ma préférence se portait sur les scènes d'amour avec le héros plutôt qu'avec un personnage marginal, mais ma situation professionnelle ne me permettait pas de faire la fine bouche.

Un sourire de dépit m'est monté aux lèvres à la pensée qu'autrefois, j'effectuais des missions plus importantes, mais j'ai secoué la tête pour me reconcentrer.

30 KB représentait pratiquement une histoire courte à part entière, même si le nombre de pages variait en fonction du nombre de caractères. Une fois le premier tiers rédigé, je me suis redressée sur ma chaise : l'horloge indiquait 15 heures.

— Je ne travaille que depuis deux heures...

J'étais effarée de constater que ma concentration avait été si brève, sans commune mesure avec les performances que je réalisais il y a dix ans...

À cet instant, mon téléphone a vibré sur la table : j'avais reçu un message.

*« Bonjour madame Serikawa, c'est Akari Nakayama. Je suis désolée de vous contacter si soudainement, mais je suis à Kyoto pour raisons professionnelles. Si vous avez du temps, pourrions-nous nous voir ? »*

Mon cœur a fait un bond à la lecture de ce nom.

Akari Nakayama était la directrice de l'agence de production télévisuelle qui me proposait des missions par le passé.

Le mois dernier, j'avais pris mon courage à deux mains pour lui envoyer un projet. Sa venue à Kyoto était peut-être une coïncidence, mais si elle prenait la peine de me contacter, sûrement voulait-elle m'en toucher un mot.

« *Avec plaisir ! J'aimerais beaucoup vous revoir* », ai-je répondu.

Elle m'a renvoyé : « *Merci. Rencontrons-nous dans le hall de l'hôtel où nous nous retrouvions souvent. Dans une heure, ça vous conviendrait ?* »

« *C'est parfait* », ai-je confirmé, et sans attendre, j'ai éteint mon ordinateur et me suis dirigée vers mon dressing. Après hésitation, j'ai endossé un tailleur, tenue qui me paraissait la plus appropriée.

Dans ma petite salle de bains, j'ai appliqué du fond de teint sur ma peau à l'aide de la houppette.

— Zut, ça ne tient pas !

Ces derniers temps, je ne sortais qu'au supermarché du coin et je me cachais derrière un masque chirurgical pour ne pas m'embarrasser à me maquiller. Or, surprise de ne pas avoir été apprêtée depuis une éternité, ma peau refusait le fond de teint. Autrefois, je me pomponnais pour aller au bureau, alors Akari Nakayama serait gênée de me voir ainsi, mais je n'avais pas le choix. J'ai redessiné mes sourcils, appliqué du rouge à lèvres, enfilé un gilet fin, puis j'ai quitté mon appartement, mon sac à la main.

Une fois dehors, j'ai emprunté le chemin de la gare.

J'habitais un quartier résidentiel ordinaire de Kyoto, bien éloigné de l'image que l'on se faisait de l'ancienne capitale.

Une fois dans le train, j'ai poussé un soupir, lorsque j'ai reçu un nouveau message.

*« Le hall est noir de monde, alors je me suis réfugiée dans le café situé au rez-de-chaussée. Prenez votre temps, je travaille. »*

Sa silhouette, les yeux rivés sur son ordinateur portable, m'est venue à l'esprit.

Les gens de la télévision pouvaient travailler n'importe où... Il y a quelques années, je me rendais moi aussi dans des cafés. Mais je ne voyais plus l'intérêt de payer une consommation sans avoir de rendez-vous, alors je restais enfermée chez moi.

En guise de repas, j'optais pour des plats préparés dans lesquels j'ajoutais quelques légumes par égard pour ma santé. Peut-être était-ce la raison de mes soucis de peau...

Avec un sourire amer, j'ai attrapé mon smartphone et cherché sur Internet le taux d'audience et les critiques de la série diffusée à la télévision en ce moment, mais sentant l'angoisse monter, j'ai renoncé.

Dans le train, j'ai remarqué un enfant de sept ou huit ans, seul, de retour de l'école. Son cartable, un



élégant sac à dos en cuir, indiquait qu'il allait dans un établissement privé.

Je l'observais, impressionnée par sa maturité, quand ma voisine a chuchoté :

— Excusez-moi... Vous ne seriez pas Mizuki Serikawa ?

Surprise, j'ai regardé la femme. Elle paraissait jeune, vingt-cinq ans peut-être, mais sa sérénité trahissait probablement un âge plus avancé.

À sa tenue élégante, ses courts ongles manucurés et ses cheveux éclaircis, j'ai deviné qu'elle était coiffeuse. M'avait-elle déjà coupé les cheveux ?

— Excusez-moi de vous déranger, j'étais l'une de vos élèves à l'école...

Une ancienne élève ? Aussitôt, je me suis détendue.

— Je vous adorais, a-t-elle continué.

Ce compliment m'a embarrassée. À l'époque, j'étais institutrice contractuelle et je ne voyais les élèves que lorsque je remplaçais une collègue absente. J'étais ravie d'apprendre qu'elle m'adorait, même si je n'avais pas le souvenir d'avoir échangé tant que ça avec les enfants.

— Vous effectuiez les trajets avec nous, a-t-elle ajouté, ayant perçu ma perplexité.

Il est vrai que j'accompagnais le groupe d'enfants jusqu'à l'école et le soir, jusqu'au parc où leurs parents

les attendaient. Cette tâche retombait sur mes épaules de contractuelle, car l'institutrice était surchargée par le travail de classe. Mais escorter les écoliers était laborieux : ils sont si imprévisibles qu'il ne faut jamais les lâcher du regard et rien que de les faire marcher en rang relève du défi.

Pour éviter qu'ils ne s'ennuient en chemin, nous faisons des charades, nous discutons. Le souvenir de mes astuces pour les distraire m'a rendue nostalgique, et j'ai souri.

Au fil de la discussion, la jeune femme m'a confirmé qu'elle était bien coiffeuse.

À son arrêt, elle m'a saluée en répétant : « Excusez-moi de vous avoir dérangée », et elle est descendue du train. Je l'ai saluée à mon tour, regrettant de ne pas lui avoir demandé son nom, puis je me suis adossée à mon siège, soudain réconfortée.

Institutrice était le métier de mes rêves. C'était une profession compliquée, mais ce genre de rencontre inopinée me rappelait que j'étais heureuse de l'avoir fait.

Cette réflexion m'a à nouveau démoralisée. Pourquoi donc étais-je devenue scénariste ?

Les instituteurs contractuels étaient autorisés à effectuer une activité complémentaire, alors au début, j'avais

cumulé les deux emplois. Mais le jour où l'on m'avait proposé de devenir institutrice titulaire, j'avais été obligée de choisir et j'avais opté pour scénariste.

Combien d'années s'étaient écoulées depuis ma démission ? Mes élèves étaient adultes, ils travaillaient, tandis que j'étais une quadragénaire angoissée par mon avenir incertain.

Malgré les difficultés du métier d'institutrice, si j'avais continué dans cette voie, j'aurais mené une vie stable, sans insomnies, sans anxiété.

Découragée, j'ai baissé les yeux en me mordant la lèvre.